NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

66 N° 2 1939

Le racisme politique du III^e Reich

Dossier : Racisme et christianisme

Pierre LORSON (s.j.)

p. 157 - 181

https://www.nrt.be/fr/articles/le-racisme-politique-du-iiie-reich-2985

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

LE RACISME POLITIQUE DU IIIe REICH.

L'étude qui précède a défini le racisme en général et décrit les efforts spéculatifs faits avant la guerre, surtout en Allemagne, pour justifier, démontrer, développer cette doctrine, pour en tirer, sur le plan théorique, toutes les conclusions. Si les livres consacrés à ce travail ont été relativement peu répandus, il ne faut pas oublier qu'ils étaient parfaitement conformes au sentiment profond des Allemands. Depuis Fichte, Arndt, plus tard Nietzsche, la plupart des Germains ont chanté avec une conviction intellectuelle solide le fameux « Deutschland über Alles », affirmant leur supériorité raciale.

Il serait même faux de dire que le racisme pratique date absolument de M. Hitler. Bien des mesures politiques, avant guerre, étaient plus ou moins inspirées par des doctrines racistes. Le succès prodigieux du national-socialisme ne s'explique intégralement que par la persistance au sein du peuple allemand d'un racisme latent.

Mais il reste vrai que le IIIe Reich seul a tiré du racisme spéculatif toutes les conclusions pratiques qu'il comporte et qu'il s'est mis à les réaliser avec une fougue et une persévérance extraordinaires. Ce racisme politique fait l'objet des pages qui suivent. Après en avoir dit les sources et les origines, nous en décrirons la doctrine et les réalisations, pour finir par un jugement qui pourra être sommaire, puisque d'autres articles y reviendront.

I. *Les sources du racisme politique.*

Nous entendons par là les monuments écrits auxquels il faut puiser pour le connaître et auxquelles puise la foi raciste. On peut sans paradoxe les rapprocher de ce que nous appelons « sources de la Révélation », l'Écriture-Sainte et la Tradition. Ce sont deux livres surtout, faisant autorité au sens le plus fort du mot, répandus à des millions d'exemplaires comme la Bible, commentés et cités religieusement dans les cérémonies officielles comme nous faisons pour les évangiles, invoqués au tribunal comme des sources de droit.

Le premier, le plus important, est intitulé « Mein Kampf » (1). Rédigé en 1924 dans la prison de Landsberg par M. Hitler, c'est un volume de 800 pages. Très mal composé, écrit dans un style oratoire et truculent, bourré de digressions, il mêle de manière fatigante les souvenirs de jeunesse, de guerre, de vie politique, les dissertations doctrinales et les invectives. Mais il contient vraiment toutes les idées mises en pratique par le nouveau gouvernement allemand. Une traduction française clandestine en a été faite. Elle est hors commerce. Nous nous sommes servi de la 180e édition allemande.

La deuxième source est le livre de M. Rosenberg intitulé « Le Mythe du XXe siècle » (2). D'allure plus savante, mieux composé, il donne en substance ce qu'on peut appeler la conception raciste du monde. Bien que l'auteur, dans sa préface, désolidarise le parti national-socialiste d'avec ses propres idées, il est suivi par l'ensemble du mouvement. Reconnu comme le philosophe officiel du IIIe Reich, M. Rosenberg n'a jamais été désavoué. La plupart des idées contenues dans son livre sont admises officiellement et monnayées dans les livres, les revues, les journaux du parti et enseignées à la jeunesse.

Il va sans dire que d'autres livres, ceux de Bergmann, de Hauer, de Baümler, de Heyse, de Günther (3), exposent et défendent le racisme politique. La littérature du sujet est immense outre-Rhin. Mais il faut mettre à part les deux livres que nous venons de signaler. Ce sont des sources officielles.

II. *Les Origines.*

Nous ne pensons pas que les origines de ce mouvement extraordinairement puissant soient « livresques ». Plus que la lecture d'études racistes, c'est l'observation des faits et la souffrance qui ont conduit M. Hitler au racisme.

Fils d'un petit employé des douanes autrichiennes, M. Adolf Hitler perdit son père à treize ans et sa mère peu de temps

(1) Munich, Eher.

(2) Hoheneichen-Verlag, Munich. — Un résumé français vient de paraître chez Sorlot. Il a pour auteur M. P. Grosclaude.

(3) Cfr Bergmann, *Die 24 Thesen der Deutschreligion,* Breslau, Hirt, 1934. — Günther, *Rassenkunde des deutschen Volkes.* — *Rassenkunde Europas,* Munich.

après. Il dut, faute de ressources, renoncer à la carrière d'architecte à laquelle il se sentait violemment appelé. Cette première déception accumula déjà chez lui des réserves de ressentiment, qui éclateront plus tard, quand il croira connaître les auteurs responsables de sa disgrâce.

Cherchant tout de même, par un puissant travail d'autodidacte, à réaliser son idéal aimé, le jeune orphelin vécut à Vienne jusqu'en 1912. Travaillant comme manœuvre et comme peintre pendant la journée, il dévora la nuit d'innombrables livres d'histoire, de politique, de sociologie. Il observa aussi le milieu dans lequel il vivait. Or, dans la capitale de la monarchie austro-hongroise, le jeune ouvrier vit un mélange extraordinaire de races. Tchèques, Slovaques, Hongrois, Polonais côtoyaient Allemands et Juifs. Le nombre de ces derniers était très élevé. Evidemment le résultat de ce mélange ethnique était une culture pareillement mêlée. Langue, littérature, art, mais aussi mœurs et même religion portaient le cachet du cosmopolitisme. Les réactions naturelles de l'âme allemande devenaient de plus en plus rares au pays du Danube. D'autre part, incontestablement, la situation morale, sociale, religieuse en Autriche était loin d'être brillante. Des abus de toute sorte, une légèreté dont on se gaussait à l'étranger, un pharisaïsme religieux trop fréquent s'étalaient partout impudemment. M. Hitler, à tort ou à raison, établit un lien de causalité entre ces deux faits. Ce qu'il considérait comme la décadence ou la dégénérescence de son pays lui apparut comme une conséquence naturelle de sa politique raciale détestable.

Il fut ancré dans cette conviction quand il put mesurer ou crut pouvoir mesurer l'influence des Juifs dans la vie de la nation et surtout dans les partis politiques de gauche. Il ne fut pas loin de leur attribuer la responsabilité principale de la situation de l'Autriche. Avec cette simplicité vigoureuse qui est le fond de son tempérament, le jeune peintre en bâtiments fut alors persuadé que seule une purification raciale menée avec la dernière rigueur pouvait sauver sa patrie.

Outre les lectures qu'il fit alors dans ce sens, deux mouvements politiques, auxquels il n'adhéra pas mais qu'il suivit de près, le confirmèrent dans ses positions racistes. Le premier, pangermaniste, travaillant déjà à réaliser la Grande Allemagne, était dirigé par M. von Schönerer, un nationaliste farouche,

que le jeune Hitler admirait beaucoup. Dans son livre il regrette que le chef de ce mouvement ait été trop peu social, ait commis la faute de vouloir détacher les catholiques de Rome pour mieux unifier la future Grande Allemagne. Ce qui est plus important, c'est que Schönerer était violemment antisémite et qu'il avait des idées de pureté raciale qui coïncidaient avec celles de son obscur admirateur. Sans aucun doute le baron von Schönerer et ses acolytes contribuèrent beaucoup à donner à M. Hitler des convictions, des évidences, des réflexes racistes et antisémites.

Le parti chrétien-social, alors le plus puissant en Autriche, y contribua aussi. L'homme le plus influent de ce parti était Karl Lueger, maire de la ville de Vienne. C'était une personnalité puissante, dont les efforts urbanistes ont embelli pour des siècles l'ancienne capitale de l'Autriche. Lui-même et son parti, mais pour des motifs religieux, moraux et d'ailleurs locaux, étaient peu sympathiques aux Juifs. M. Hitler, qui étudiait avec ardeur les questions sociales, fut naturellement amené à prendre contact avec un parti dont c'était la spécialité. Peu réceptif pour les aspects religieux de cette doctrine, il retint surtout l'antisémitisme.

Ce dernier devint alors si violent chez lui, qu'il fut incapable de respirer plus longtemps l'air « empesté » de Vienne et qu'il partit pour Munich. C'est là que le surprit la guerre. On sait qu'il s'engagea immédiatement dans un régiment bavarois. Il fit toute la campagne comme simple soldat, surtout en Belgique. Gazé devant Ypres en octobre 1918, le futur fondateur du IIIe Reich fut évacué en Poméranie, où il assista, honteux et plein de rage, à la révolution. L'avènement en Allemagne du marxisme, que depuis Vienne il identifiait avec le judaïsme et l'internationalisme, dégoûta à tel point l'ancien soldat resté très fidèle à sa patrie malheureuse, que, dès sa guérison, fin novembre, il décida de devenir un homme politique pour le combattre et rendre l'honneur à l'Allemagne humiliée. Avec l'appui d'anciens camarades de guerre, il fonda alors à Munich un parti nouveau, mélange très habile de nationalisme à haute température et de sincère et actif socialisme. Ce n'est pas ici le lieu d'expliquer pourquoi et comment ce parti s'imposa peu à peu en Allemagne. Naturellement le racisme et l'antisémitisme figurèrent en bonne place au programme du nouveau parti. **Un racisme moderne d'ailleurs et pratique surtout. Le Führer**

écrit des pages cinglantes contre les racistes en chambre et les pâles archéologues qui se contentaient de poétiser la vieille Germanie sans mettre la main à la pâte.

Mais tout de même, St. H. Chamberlain et les autres doctrinaires et théoriciens du racisme furent utiles au nouveau mouvement. Ils l'accréditèrent dans certains milieux intellectuels ou nationalistes. Ils lui fournirent des écrivains et des polémistes qui firent pénétrer dans la masse les idées nouvelles.

C'est justement ce que fit Alfred Rosenberg. Séduit dès 1919 par Hitler, rencontré dans une taverne de Munich, le Balte naturalisé Allemand lui resta fidèle et devint le principal publiciste du parti. Rédacteur en chef du « Völkischer Beobachter », il fut bien obligé d'étoffer un peu les thèses racistes assez simplettes de son chef. Il le fit de bon cœur, avec une application extraordinaire. Il compulsa sans grande critique tous les livres qui parlent du racisme et publia en 1930 la synthèse de ses travaux hâtifs. Il est juste de noter cependant que l'auteur prétend avoir eu ces idées dès 1917, quand il était encore sujet russe. Il faut considérer son livre comme une orchestration pseudo-savante des thèses racistes de M. Hitler. Venons-en maintenant à ces dernières, qui, pour le fond doctrinal, ne sont qu'une réédition de celles de l'Anglais, naturalisé allemand, St. H. Chamberlain.

III. *La doctrine du racisme politique.*

Plusieurs écrivains ont voulu distinguer entre le racisme de M. Hitler et celui de M. Rosenberg. Un prélat, Mgr Hudal, était partisan de cette thèse et l'a exposée il y a quelques années dans un livre qui fit du bruit en Autriche (4). Il croyait même que le catholicisme pouvait s'accommoder du racisme du « Führer » mais non de celui de son acolyte. Les faits ont montré que cette thèse est caduque. Nous ne la reprendrons pas. Mais pour plus de clarté il faut bien distinguer les différents aspects de cette doctrine. Sans avoir la prétention d'être complet, nous considérerons successivement la dogmatique, la morale, la pédagogie et la religion racistes.

(4) **Hudal**, ***Die Grundlagen des Nationalsozialismus***, **Vienne, J. Günther-Verlag, 1937.**

Voici d'abord les *dogmes* racistes, que personne n'a le droit de discuter outre-Rhin. Premier dogme : il y a, sur la surface de la terre, des familles homogènes appelées races. Elles se distinguent, non seulement historiquement, mais physiquement, par la structure de leur corps, par la qualité de leur sang. A ces différences corporelles correspondent des dispositions spirituelles, morales, religieuses, intellectuelles, culturelles pareillement raciales. Car l'âme est l'efflorescence du sang et la civilisation avec tout ce qu'elle comporte de même. Voici comment un bon connaisseur des choses allemandes exprime ce premier article du Credo raciste : « La race ! cette communauté vivante, inventée par la nature elle-même pour grouper les hommes en catégories diverses et nettement distinctes. Elle constitue un tout organique, dont l'existence immense et continue se renouvelle et demeure à travers la vie multiple de ses parties. Les mêmes qualités de santé physique, les mêmes traits de caractère se retrouvent en chacun de ses membres. Elle forme un corps dont l'unité n'est pas la résultante des rencontres fortuites d'un ensemble de données géographiques et historiques, qui auraient façonné chaque peuple selon un type adapté à son milieu. Elle est bien plutôt le fruit d'une différenciation et d'une dénomination primitives qui marquèrent les hommes de dispositions, de capacités, de talents divers et leur imposèrent par là même d'évoluer diversement, en se créant un milieu conforme aux caractéristiques de leur être propre. De l'un à l'autre des membres de ce corps circula, dès le début, un même sang, jailli des sources profondes et mystérieuses d'un même cœur, nourri des mêmes éléments et distribuant à tous une même vie. Influx unique, qui entretient une existence unique et engendre en ceux qu'il anime un sentiment aussi indicible que triomphant de cohésion totale » (5). Ce qu'il faut souligner dans ce dogme primordial, c'est la relativité, non pas seulement des dispositions physiques, mais des aptitudes et des attitudes morales. Tout universalisme est répudié, parce que tout ce qui est humain est conditionné par la race et que les races sont irréductibles les unes aux autres.

Un second dogme affirme la *hiérarchie* des races. Il y a des races supérieures et des races inférieures, des races aristocrati-

(5) P. L. Ricard, *Dossiers de l'Action populaire*, avril 1938, p. 28.

ques et des races esclaves, les unes faites pour commander, les autres pour obéir. Cette hiérarchie n'est pas non plus le produit de l'histoire ; elle est donnée une fois pour toutes ; on ne peut rien y changer.

Le troisième dogme raciste affirme à la fois la *supériorité* de la race *nordique* et l'*infériorité* de la race *juive*, en même temps que l'incompatibilité absolue de ces deux races. C'est ici, on le sait de reste, le pivôt du système. MM. Hitler et Rosenberg consacrent des centaines de pages à la démonstration de ce dogme. L'auteur du « Mythe », dans la première partie de son étude, suit à la trace, dans le temps et dans l'espace, à travers l'histoire et les continents, la marche triomphale de la race nordique. « Rayonnant du Nord, s'est répandue sur la terre entière une race blonde aux yeux bleus, qui, en plusieurs vagues, a déterminé la face spirituelle du monde et cela dans les pays mêmes où elle devait disparaître. « Les Kabyles, les Berbères, les Lybiens sont de ces Nordiques. Ce sont eux qui, déferlant sur les hauts plateaux de l'Inde, y ont créé une conception du monde « sur laquelle ne peut encore de nos jours prévaloir aucune philosophie, tant elle est vaste et profonde ». Les Persans sont pareillement nordiques et Zarathustra était non seulement aryen, mais raciste avant la lettre. Les Grecs de la belle époque sont aussi annexés par M. Rosenberg. « C'est en Hellade que fut le mieux rêvé le rêve de l'humanité nordique. De la vallée du Danube arrivent vague sur vague qui submergent, en renouvelant tout, la population primitive... Déjà la première civilisation mycénienne des Achéens est de caractère surtout nordique. Plus tard les tribus doriennes prirent d'assaut les forteresses des anciens habitants de race étrangère, les mirent sous le joug et brisèrent la domination des Minos, le légendaire roi phénicien sémitique ». Bien entendu, l'empire romain est aussi l'œuvre de la race nordique. « Rome aussi a été fondée par une vague de peuple nordique qui, bien avant les Germains et les Gaulois, s'est répandue dans les vallées fertiles du sud des Alpes et détruisit la domination des Etrusques, ce mystérieux peuple étranger sorti de l'Asie primitive ».

Cette course historique permet à M. Rosenberg cette conclusion : partout où la race nordique a triomphé, la civilisation s'est épanouïe ; là où elle a succombé, la barbarie a régné. Mais si elle a succombé dans bien des pays, ç'a été surtout à cause

de mélanges avec des races asiatiques, surtout sémitiques, dont l'infériorité est ainsi solidement établie.

La race nordique, dont il est question, ne subsiste plus à l'état pur. Mais c'est en Allemagne qu'il en reste davantage de représentants authentiques. Il faut donc appliquer de préférence aux Allemands tout ce qui est dit des Nordiques. Le peuple aristocratique dans le monde actuel c'est celui que gouverne M. Hitler.

Un dernier dogme raciste est celui-ci : le *mélange des races est désastreux*. L'histoire et la biologie le prouveraient également. Le chancelier du IIIe Reich affirme ce dogme avec une énergie particulière : « L'histoire montre, avec une clarté effrayante, qu'à chaque mélange du sang aryen avec du sang de race inférieure, le résultat a été l'absorption de la race supérieure. L'Amérique du Nord, dont la population est composée en grande partie d'éléments germaniques, qui se sont peu mélangés aux autochtones, possède une tout autre humanité et une tout autre culture que l'Amérique du sud ou l'Amérique centrale, où les immigrés latins sont largement unis aux habitants primitifs. Cet exemple montre clairement l'effet du mélange racial. Le Germain pur du continent américain en est devenu le maître ; il le restera aussi longtemps qu'il ne profanera pas sa race lui aussi ».

Dire les *fondements philosophiques* de cette dogmatique raciste nous entraînerait trop loin. Du reste il n'y a pas identité de vue à ce point de vue. M. Hitler paraît avoir sauvé de son éducation catholique très sommaire l'idée d'un Dieu personnel Créateur de la race. Il prétend, en travaillant à la pureté raciale, exécuter la volonté du Créateur, dont il parle souvent.

Pour M. Rosenberg et la plupart des autres théoriciens du racisme, il n'y a pas de Dieu personnel et transcendant, pas plus qu'il n'y a d'immortalité personnelle. Il n'y a pas davantage de distinction réelle entre la matière et l'esprit, l'âme et le corps. Pour lui, autant qu'on peut saisir sa philosophie fumeuse, Dieu s'exprime lui-même dans et par la race. Développer au suprême degré les virtualités de la race, c'est une tâche proprement religieuse, divine, sacrée. On l'a bien dit : « Le national-socialiste, en niant l'existence d'un Dieu transcendant, a retrouvé par là même les véritables éléments de l'attitude religieuse : cette

foi au système étrange et indéchiffrable de l'existence ; ce sentiment de l'abîme infini et insondable qui nous entoure ; cette stupeur éprouvée en songeant aux réserves inimaginables des forces créatrices que recèle l'univers : cette émotion indicible, enfin, de se savoir l'un de ces globules privilégiés qui coulent vers les avenirs d'un destin grandiose, dans le fleuve majestueux du sang germain » (Ricard, *l.c.*).

Mais ces explications métaphysiques sont au second plan. Nous parlons du racisme politique. Ce qui lui importe surtout ce sont les conclusions à tirer de ces dogmes, c'est la *morale raciste.*

Les *traits généraux* de cette morale pourraient s'exprimer de la manière suivante. D'abord, *c'est une morale relative,* non absolue. Pas plus qu'ils ne reconnaissent de canon de beauté valant sous tous les climats, les racistes n'admettent de norme de moralité valant partout et toujours. Ce qui est bon et mauvais dépend du sang. L'impératif catégorique n'est que la pulsation du cœur de la race. Donc son contenu peut différer d'un climat à l'autre et d'un moment à l'autre.

C'est une morale instinctive, non rationnelle. Les déductions froides de la raison sont repoussées et ridiculisées, parce qu'exsangues et ennemies de la vie. Un Germain de race pure, placé devant un choix à faire, n'a qu'à écouter la voix de son sang pour savoir ce qu'il doit faire. S'il est incapable de discerner lui-même cette voix, qu'il s'adresse aux « Führer ». Car une sélection raciale naturelle se fait au sein de la communauté. *Les éléments les plus purs émergent nécessairement* et, dans l'Etat raciste, sont mis en vedette, à la tête des services de la communauté. A leur tête est le Führer suprême, en qui la race parle le plus haut et le plus fort. A travers ces hommes la race commande. En leur obéissant, on obéit à la race. Mais pour commander ce qu'ils doivent, ils n'ont pas à compulser le code, ni à faire de casuistique ; ils doivent consulter la voix du sang, l'instinct racial, autrement dit l'instinct tout court. Celui-ci ne trompe jamais et il doit être obéi, même lorsqu'il est en conflit avec la morale positive ou la morale internationale. Il est la norme prochaine de la moralité.

C'est une morale communautaire, non individualiste. L'individu n'a pas de destinée propre. Il est au service de la race,

de la communauté nationale, dont il doit, autant que cela dépend de lui, assurer la grandeur, la puissance, l'honneur. Ces biens passent avant son bonheur personnel. *Gemeinnutz geht vor Eigennutz.* En cas de conflit extérieur ou intérieur, c'est toujours l'intérêt de la communauté qui prime, contre lequel il n'y a pas de recours. Du reste, un homme de race pure devra trouver dans l'oubli de lui-même au service de la race un bonheur personnel, supérieur à tout autre, provenant de satisfactions égoïstes. Etre immergé dans la communauté, marcher au même pas que le troupeau, participer cordialement à ses peines et à ses joies, à son élan vital et à sa destinée, cela doit être la récompense suprême du raciste.

C'est une morale pragmatiste, non idéaliste. La race étant elle-même la norme du bien et du mal, c'est l'utilité de la race qui est la fin de toute activité et le bien suprême. Les racistes disent sans ambages : est bien ce qui est utile à la race, est mauvais ce qui lui est nuisible. Et donc, aux yeux du raciste, il n'y a pas de droit national ou international définitif, intangible. Traités, alliances, conventions, amitiés, axes sont toujours subordonnés à l'utilité de la race. Ils seront dénués de valeur lorsqu'ils seront en conflit avec l'intérêt national. C'est le principe des traités « chiffons de papier ». Il va sans dire que le code civil et le code pénal pourront pareillement être retouchés par le juge, lorsque l'intérêt du peuple le demandera.

Enfin, *c'est une morale héroïque,* non hédoniste. M. Rosenberg développe longuement ce point de vue. D'après lui, l'idée d'honneur a toujours inspiré au premier chef les Germains et cet honneur leur a imposé une attitude héroïque, à base de sacrifice, de vigueur dans le travail, de hardiesse, voire de témérité dans la conquête, de force calme dans l'obéissance et la discipline. Selon lui, le rythme vital naturel au Germain est un rythme héroïque, tel qu'il existe chez les soldats. Abandonner ce rythme, c'est devenir infidèle à la race. Voilà pourquoi, dans les sanctions, dans les relations sociales, dans le travail, il ne faut jamais s'inspirer de motifs tirés de la pitié, de l'amour, de l'humanitarisme. Ce sont des attitudes proscrites. Pour maintenir à un haut voltage l'énergie nationale, il faut partout faire appel à la force et même à la dureté.

Après ces traits généraux, il faudrait dire quelque chose du contenu de la morale raciste. Nous y reviendrons en parlant des

réalisations du racisme. Du reste ce contenu peut s'exprimer en peu de mots : L'individu et la collectivité racistes doivent employer tous les moyens efficaces pour maintenir pure ou rendre de nouveau pure la race, pour discerner et mettre en valeur les éléments raciaux mieux conservés, pour assainir de plus en plus la race en éliminant les éléments tarés ou inférieurs. Ils doivent pareillement chercher à sauver l'âme de la race, en l'empêchant d'entrer en contact avec des cultures ou des idées qui lui sont opposées, qui la désagrégeraient en lui enlevant sa vigueur et son originalité. Enfin il faut être docile en tout à ceux qui, en vertu d'une sélection naturelle, représentent authentiquement la race elle-même.

Les textes ne manquent pas qui expriment ce devoir primordial. M. Hitler emploie volontiers le mot « péché » en parlant de méfaits contre le bien de la race. « Le péché contre la race et le sang est le péché originel de ce monde et la fin de l'humanité qui le commet ». Voici le côté positif de cette idée : « Quiconque parle d'une mission du peuple allemand sur la terre doit savoir qu'elle consiste exclusivement dans la constitution d'un Etat, qui considère comme sa tâche suprême de conserver et de développer les éléments les plus nobles qui subsistent encore dans notre peuple et dans l'humanité tout entière. L'Etat allemand doit contenir tous les Allemands avec le devoir, non seulement de recueillir et de conserver dans ce peuple les éléments raciaux primitifs les plus précieux, mais de les conduire lentement et sûrement à la domination qui leur revient ». Les textes de ce genre foisonnent chez Hitler et Rosenberg. Nous verrons tout à l'heure comment ce devoir suprême de la morale raciste est observé.

La *doctrine pédagogique* du système découle de sa morale. Il va sans dire que ni l'Eglise ni la famille ne sont chargées de l'éducation des enfants. C'est la race elle-même, mais sous la direction des meilleurs de ses fils, c'est-à-dire de l'Etat. Lui seul connaît assez les traditions et les exigences raciales pour en imprégner l'éducation. Lui seul est capable de donner à cette éducation l'unité indispensable. Les principes de cette pédagogie sont exposés longuement dans le livre du « Führer ». Il met au premier rang l'entraînement physique. C'est logique, puisque le corps commande tout. Conformément à la morale

héroïque, dont il a été question plus haut, la préférence doit être donnée aux exercices qui demandent plus de vigueur et de courage, comme la boxe, qui a toutes les préférences de M. Hitler. Mais il importe de conserver à cette gymnastique un caractère religieux et mystique, en faisant comprendre qu'elle est orientée vers la grandeur même spirituelle du pays, puisque de la qualité du corps et du sang dépend la qualité de l'âme. Après la culture physique doit venir, d'après le chef du IIIe Reich, la culture morale. Elle consiste avant tout à développer chez l'enfant les vertus rudes, guerrières, militaires, héroïques et les vertus de communauté. Le développement intellectuel vient en dernier lieu. M. Hitler, autodidacte et homme d'action avant tout, n'est pas tendre pour les savants purs. Il veut qu'on réagisse contre la manie de faire apprendre des choses inutiles, non vitales, et contre celle de la spécialisation hâtive. Il met au premier rang des disciplines à enseigner l'histoire nationale et naturellement l'idéologie raciste.

Un texte de M. Rosenberg dégage bien l'esprit de cette pédagogie raciste à laquelle M. Krieg a consacré de nombreux volumes (6). « Il faut résoudre la question scolaire sans aucun compromis. Quelque tolérant qu'il soit pour des formes de croyance, aucun homme d'Etat allemand n'a le droit de livrer à l'Eglise l'éducation de la jeunesse. Céder sur ce point aurait pour conséquence de faire mettre à l'arrière-plan les grandes responsabilités du peuple allemand. Cela équivaudrait à une véritable dévalorisation de ceux qui ont créé notre culture nationale, pour autant qu'ils n'auraient pas été au service d'une Eglise... L'homme n'est rien « en soi », il n'est personnalité que dans la mesure où il est spirituellement intégré dans une série organique d'ancêtres de milliers de générations... Fortifier ce sentiment ancestral, le justifier, développer la volonté de passer aux descendants les valeurs héritées des anciens, celle de travailler pour la communauté, telle est la tâche de l'Etat, qui n'élèvera de vrais citoyens qu'à cette condition. Fonder métaphysiquement ce sentiment premier, consoler ceux qui pèchent contre lui, fortifier l'âme pour mieux en vivre, c'est le rôle du prêtre. Ce rôle exige une grande valeur humaine ; il est assez grand pour remplir la vie de la plus haute person-

(6) Krieg, *Die Erziehung im nationalsozialistischen Staat. — Der Staat des deutschen Menschen*, Berlin et Munich.

nalité. Comme naturellement les représentants des différentes confessions ont une tendance à vouloir étendre leur influence sur toute l'éducation, il vaut mieux ne pas les exposer du tout à cette tentation » (p. 634).

Quant à la *religion raciste* ou du moins germanique, au dire du même auteur, elle n'a pas encore pris forme. Il ne s'est pas encore trouvé de génie capable de la créer. Il faut citer les paroles qui font cet aveu curieux : « Bien que nous dussions reconnaître que le génie véritable, qui nous révèlerait le nouveau Mythe et nous éduquerait suivant le nouveau Type, ne nous a pas encore été donné, tout homme réfléchissant plus profondément a le devoir de faire les travaux d'approche qui ont toujours été nécessaires, lorsqu'un nouveau sentiment de l'existence cherchait son expression et créait dans les âmes des tensions douloureuses. Il faut faire ce travail d'accès jusqu'au moment où le Grand vienne, qui enseigne et vit ce que des millions d'autres n'ont que balbutié auparavant. Comme nous attendons le poète de notre grande guerre, le grand dramaturge de notre vie, les grands architectes et les grands sculpteurs, nous attendons celui qui fondera l'Eglise raciste allemande ». Car il est entendu que la religion, comme l'esthétique et le folklore, est essentiellement relative, nationale, est un produit du sang.

Les travaux d'approche dont parle Rosenberg consistent surtout à rejeter les éléments religieux anti-germaniques qui encombrent encore l'âme allemande. Il s'agit d'éliminer tout ce qui vient de l'Ancien Testament, du Nouveau ce qui a une saveur paulinienne et donc judaïque, enfin tout ce qui est spécifiquement romain, latin, universaliste. Il s'agit, en particulier, d'évacuer toutes les croyances, toutes les attitudes, toutes les pratiques qui sont opposées au sentiment de l'honneur, de la fierté germanique : péché originel, purifications, Rédemption, prière, Sacrements, humilité, douceur évangélique et le reste.

Bien qu'il se défende d'avoir lui-même l'étoffe d'un réformateur, l'auteur du « Mythe » esquisse à l'avance cette future religion germanique : « Il ne s'agit pas, par la fondation d'une Eglise nationale allemande, d'imposer certaines affirmations métaphysiques, ni d'exiger la foi à des récits historiques ou

légendaires. Mais il s'agit de créer un nouveau sentiment de valeur ; il s'agit de faire la sélection des hommes qui, tout en ayant des convictions philosophiques ou religieuses différentes, ont acquis de nouveau une confiance inébranlable dans leur propre race et se sont imposé une manière de vivre héroïque... Les discussions sur les relations de la nature humaine et divine dans Jésus, la querelle sur l'amour pur et celle sur la grâce, sur la mortalité et l'immortalité de l'âme, sont en-dehors du champ de vision de la rénovation religieuse germanico-allemande. Celui-là appartiendra de droit à la nouvelle communauté, qui reconnaîtra les valeurs qui nous ont été révélées dans l'art dramatique germanique et surtout dans la mystique de Maître Eckehart. Mais la formation d'une communauté religieuse doit être notre but, même si nous sommes persuadés, nous qui vivons aujourd'hui, que nous ne la verrons plus. La communauté est nécessaire car, quelle que soit sa force, l'individu ne pourra pas atteindre toujours la hauteur de ses moments héroïques. Mais la conscience d'être immergé dans une communauté l'élèvera plus haut encore ; elle entraînera les faibles et les enracinera plus solidement dans le style religieux de notre avenir, comme autrefois l'armée allemande en 1914 a rendu des millions d'hommes simples capables d'actions et de sacrifices héroïques ».

On le voit, cette religion germanique future ne sera rien d'autre que l'orchestration sentimentale, mystique, artistique et peut-être liturgique, de ce que nous avons appelé la dogmatique et la morale raciste. Evidemment elle n'a rien à voir avec la religion de Jésus-Christ.

Il nous reste à examiner dans quelle mesure le Troisième Reich a déjà mis en pratique ces principes et cette doctrine (7).

IV. *Les réalisations du racisme politique.*

La race germanique étant jugée supérieure à toute autre et menacée dans son existence par tout mélange racial, le Troisième Reich a pris des mesures énergiques pour rendre difficile sinon impossible la contamination par des races inférieures. Slaves et Latins sont considérés comme tout de même apparentés

(7) Cfr L. Valdor, *Le Chrétien devant le Racisme*, Paris, Alsatia, 1939.

à la race allemande. Aucune mesure n'est prise à leur égard. La race inférieure qui entre pratiquement en ligne de compte est la race juive. A l'avènement du national-socialisme, il y en avait 600.000 en Allemagne. Pour maintenir pure la race allemande, de nombreuses mesures antisémites ont été prises. Une série de lois et de décrets, dont les fameuses lois de Nuremberg, promulguées en 1935, ont enlevé aux Juifs le titre de citoyens allemands. Ils ne peuvent plus être ni soldats ni fonctionnaires, ni professeurs, ni notaires, ni médecins soignant des Aryens. Mais surtout ils ne peuvent contracter aucune union valide matrimoniale, ils n'ont droit d'avoir aucune relation extra-conjugale avec une personne aryenne. Contrevenir à cette loi est puni de plusieurs années de forteresse.

Mais comme la subsistance des Juifs au sein de la communauté allemande est un danger racial perpétuel malgré ces lois si sévères, le gouvernement et le parti font tout ce qui est possible pour faire émigrer les Juifs, bien entendu en exigeant qu'ils abandonnent leur fortune considérée comme un bien national. On sait toutes les mesures odieuses qui, dans ce but, ont été prises contre ces malheureux : ils n'ont pas le droit de pénétrer dans les lieux de réjouissance publics ; artistes, ils ne peuvent ni exposer ni vendre leurs œuvres ; leurs entreprises commerciales et industrielles sont boycottées. C'est le côté matériel de ces vexations. Il vient de s'aggraver récemment à la suite de l'attentat de Paris. La communauté juive allemande a été condamnée à verser au gouvernement un milliard de Reichsmark, ce qui constitue à peu près la totalité de sa fortune. Dans ces conditions non seulement la prospérité, mais la vie toute nue devient presque impossible aux Israélites en Allemagne. Aussi émigrent-ils de plus en plus pour la plus grande joie des racistes convaincus.

La pression morale exercée sur eux est peut-être encore plus efficace. Non seulement ils sont considérés comme des êtres infâmes, mais on les montre du doigt continuellement. Magasins et restaurants tenus encore par des Juifs (il n'y en a plus guère) sont reconnaissables à une tache jaune qu'ils doivent porter. Des espions innombrables, dont les enfants systématiquement entraînés à l'antisémitisme, les épient sans cesse et les dénoncent pour leurs moindres manquements. Leurs fautes, réelles ou imaginaires, celles surtout contre la race, ce qu'on

appelle là-bas profanation de la race, sont révélées à grand fracas, avec des documents photographiques, dont les feuilles antisémitiques se font une spécialité. On sait qu'à la suite de la mort de M. vom Rath, un pogrome immense et honteux a eu lieu dans tout le Reich. Des centaines de Juifs ont été tués dans les circonstances les plus tristes. Des milliers d'entre eux ont été brutalisés, maltraités. Cette explosion de haine et de basse vengeance, préparée ou non par le gouvernement, montre l'efficacité de sa propagande. Elle montre aussi dans quelle atmosphère de suspicion, de mépris, d'humiliation, ces hommes doivent vivre.

Mais le résultat « raciste » est évidemment atteint dans une large mesure. Les Juifs n'osent plus guère frayer avec les Aryens ; beaucoup d'entre eux vivent dans les camps de concentration ; d'autres, assez nombreux, se sont suicidés. Les plus riches ont émigré à l'étranger. Tout cela est un gain net pour la cause sacrée du racisme.

Mais il est une autre purification de la race. Une des misères de notre civilisation moderne, en Allemagne comme ailleurs, est l'existence d'un grand nombre d'êtres tarés, qui encombrent les hôpitaux, et les familles, qui alourdissent la société. Ces êtres sont parfois particulièrement féconds et communiquent à leurs enfants les maladies physiques et psychiques dont ils souffrent eux-mêmes. Le gouvernement allemand considère comme son devoir, dans l'intérêt de la race dont il a le soin, d'empêcher la fécondité de ces malheureux. Il ne le fait pas seulement par une pression morale exercée sur leur conscience pour leur déconseiller le mariage, mais par des mesures coercitives érigées à la hauteur de lois. La première est le certificat pré-matrimonial, rendu obligatoire pour que le mariage soit civilement valide. En vertu de la loi du 18 octobre 1935, tout Allemand et toute Allemande, voulant contracter mariage, doivent passer devant une commission de médecins. Ils ne pourront passer à la mairie que si cet examen est concluant et que ces médecins jugent utile pour la race la fécondité des candidats.

Les tares qui font refuser le certificat, constituant ainsi de véritables empêchements de mariage, sont d'ordre moral et physique. Certains condamnés de droit public ne l'auront jamais. On le refuse à ceux et à celles qui ont certaines maladies contagieuses, mentales ou simplement nerveuses. Tous ceux

qui souffrent d'une des maladies qui font imposer la stérilisation dans les maisons de santé sont juridiquement incapables de contracter mariage.

Il y a une mesure plus radicale. C'est la stérilisation eugénique. La loi du 1er janvier 1934 la rend obligatoire en Allemagne lorsque certaines conditions sont réalisées. Ces conditions ? D'abord que le sujet soit affecté d'une des maladies prévues pour l'odieuse opération : arriération psychique, épilepsie héréditaire et d'autres maladies, surtout nerveuses et mentales. L'intervention doit avoir lieu si l'intéressé lui-même, son tuteur, son médecin, un directeur d'asile le demandent et que le Tribunal spécial de santé institué à cet effet l'approuve. Dans ces cas elle est strictement obligatoire. Une loi spéciale dit qu'il faut au besoin recourir à la force. Une autre précise que « ni la bénignité du cas, ni la fugacité d'un accès, ni la guérison plus ou moins complète, même jusqu'à la parfaite restitution du rendement social, aucune de ces circonstances n'atténue la nécessité de la stérilisation. Au contraire. Les symptômes précurseurs les plus ténus ne justifient pas seulement, mais imposent la stérilisation le plus promptement possible, afin qu'il ne soit pas trop tard ».

Nous avons des raisons de croire que cette loi est observée avec un zèle d'autant plus grand que le fanatisme raciste a fait du progrès en Allemagne et que le conformisme des médecins et des autres fonctionnaires dans les services de santé y est plus servile.

On pense bien que ces mesures négatives prises pour assainir et purifier la race ne suffisent pas dans la pensée des dirigeants racistes. Il s'agit surtout de multiplier les bons éléments par une politique nataliste positive. Il y aurait ici à signaler bien des efforts louables, faits au Troisième Reich. Le prêt au mariage est de ceux-là, en vertu duquel les jeunes ménages reçoivent de l'Etat une avance de fonds destinée à couvrir les frais d'installation. Allant jusqu'à 2000 Marks, ne portant pas intérêt, remboursable en huit ans, cette somme est remise pour un quart à chaque nouvelle naissance d'enfant.

Une autre mesure nataliste très efficace est la répression sévère de l'avortement, très répandu en Allemagne avant Hitler et qui l'est beaucoup moins aujourd'hui, à cause de la surveillance plus grande et des sanctions féroces qui y sont attachées.

La suppression du chômage, le relèvement économique, la confiance inspirée par les succès politiques exceptionnels du Führer ont évidemment beaucoup fait pour relever le chiffre des naissances. Depuis l'avènement de Hitler il y a eu incontestablement beaucoup de progrès à ce point de vue.

Plus que les mesures que nous venons d'énumérer, c'est la mystique « raciste » qui est efficace. A force de présenter le devoir raciste comme le premier devoir, dans les journaux synchronisés, dans les films, à la radio, à force de fanatiser surtout la jeunesse, l'on a obtenu des résultats certains, mais dont la morale chrétienne ne peut pas toujours se féliciter. Les naissances illégitimes foisonnent, même parmi les toutes jeunes filles, qui sont fières d'avoir donné des enfants au Führer. Ces naissances sont encouragées. M. Rosenberg fait quelque part l'apologie de la polygamie. Nous avons sous les yeux une brochure répandue à de nombreux exemplaires, où des moyens juridiques sont proposés pour permettre aux deux millions de femmes allemandes, incapables de se marier parce qu'il n'y a pas assez d'hommes, de contribuer tout de même pour leur part à la repopulation, sans avoir à rougir et sans avoir à élever seules leurs enfants. C'est une sorte de justification pratique de la polygamie qui est proposée. La législation nouvelle du mariage et l'introduction du divorce relèvent aussi du seul souci de la race. Des ménages stériles peuvent obtenir le divorce sans autre raison que le désir de la fécondité.

Evidemment la tentation est forte, avec les principes racistes, d'aller jusqu'à la procréation dirigée et de charger les Nordiques particulièrement racés et bien constitués de jouer à ce point de vue un rôle plus actif et quasi officiel. On murmure en Allemagne que ce dessein monstrueux n'a pas seulement germé dans la tête d'un fanatique de la race, mais est une triste réalité. Quoi qu'il en soit, il est dans la logique du système.

A côté de ces efforts pour rendre les Allemands plus nombreux, il faudrait montrer ceux qui sont faits pour fortifier la jeunesse, pour traduire dans les faits les principes pédagogiques énoncés plus haut. La place nous manque pour cela. Rappelons seulement que l'éducation a été de fait complètement arrachée aux mains des Eglises. Une pression odieuse et déloyale a été faite sur les parents pour leur faire demander des

écoles simultanées, qui sont en fait des écoles purement racistes sans aucun enseignement religieux. Le résultat voulu par le gouvernement a été obtenu à peu près partout, même dans la catholique Bavière, même dans la Sarre réputée si chrétienne.

Quant à l'élimination de la famille dans la tâche éducatrice, elle est réalisée par les associations de la jeunesse hitlérienne et les autres organisations officielles, qui prennent les enfants intégralement dans tout leur temps libre, qui, par l'enseignement et l'éducation donnée, les rendent peu à peu irréceptifs pour toute influence familiale et souvent fort irrespectueux pour les auteurs de leurs jours. Tous les parents se plaignent à ce point de vue. Ils disent que leurs enfants leur échappent, qu'ils ne leur appartiennent plus.

Dans les écoles nationales, dans les associations dont nous venons de parler, dans les camps de travail obligatoires pour tous avant le service militaire, à la caserne enfin, se fait cet endoctrinement raciste, dont nous avons parlé plus haut. C'est là que se donne la culture physique, que se pratique cette adoration du corps, qui sont inhérentes au système et que trop de revues ont décrites pour qu'il soit nécessaire d'insister. Ce qu'il est important de comprendre, c'est que cet immense effort fait par le Troisième Reich pour avoir et pour façonner sa jeunesse s'inspire des principes matérialistes que nous avons énoncés. Inutile de souligner la gravité de ce fait (8).

Il faudrait enfin montrer comment le gouvernement raciste cherche à expulser de la culture allemande tout ce qu'il juge opposé *à l'âme* de la race germanique. Ce serait aussi trop long. On sait qu'une chambre culturelle officielle existe, qui censure livres, films, peintures et sculptures, qui élimine impitoyablement ce qui n'est pas conforme au soi-disant canon de beauté germanique, lequel d'ailleurs est étrangement en harmonie avec les nécessités d'une certaine propagande politique.

C'est dans cette perspective qu'il faut placer la lutte contre le christianisme et surtout le catholicisme. En attendant qu'on puisse fonder cette Eglise nationale allemande, rêve de M. Rosenberg, il faut détruire les confessions chrétiennes. On le fait avec une persévérance, une perfidie, parfois une brutalité, que

(8) Voir, par exemple, comme livres de vulgarisation racistes : D. Gerhart, *Kurzer Abriss der Rassenkunde*, Munich, Lehmann. — A. Hoffmann, *Rassenhygiene, Erblehre, Familienkunde*, Erfurt, Stenger.

le Saint-Père a justement stigmatisées dans son Encyclique « Mit brennender Sorge ». Procès de mœurs et procès de devises, affiches, caricatures anti-cléricales, ont pour but lointain cette suppression du christianisme opposé à la race germanique.

On est allé plus loin. Un schisme a été provoqué par le gouvernement lui-même au sein du protestantisme. Les chrétiens-allemands ont troqué peu à peu l'Evangile de Jésus-Christ contre l'évangile de M. Hitler. Là pourrait être l'embryon de cette Eglise nationale à laquelle on aspire. Une résistance très vive s'est dessinée contre ce mouvement. Les Eglises confessionnelles, dont le Pasteur Niemöller est une illustration, ont refusé de se laisser étatiser. Mais il faut avouer que la décomposition dogmatique avancée du protestantisme allemand a fait que les chrétiens-allemands, dans certaines provinces, ont la majorité.

Un travail semblable a été essayé chez les catholiques. Les vieux-catholiques, qui ont une liturgie en langue allemande et qui refusent de reconnaître Rome, ont déjà été l'objet de la tendresse de Bismarck. Ils ont aussi la faveur du gouvernement raciste. Ils font beaucoup de propagande et ils sont encouragés de toute manière. On espère un peu qu'un catholicisme exempt de Romanisme se développera, qu'il serait facile plus tard de germaniser complètement. Ce mouvement, qui s'apparente à celui du Baron von Schoenerer, dont il a été question plus haut, n'a jusqu'ici que très peu de succès. Les recrues nouvelles sont des individus brouillons ou ambitieux. Il y a peu d'avenir de ce côté. Dans l'ensemble, la résistance du catholicisme est magnifique, ce qui exaspère les dirigeants racistes et explique cette surenchère de persécution rageuse, qui est si peu digne d'un homme d'Etat véritable (9).

Mais cette désagrégation des confessions chrétiennes n'est qu'une solution provisoire. Des racistes plus fougueux et plus convaincus, comme le général Ludendorff, Hauer, Bergmann et d'autres ont bel et bien cherché à fonder tout de suite une religion nouvelle purement païenne et germanique. Ils ont publié des livres qui en exposent les dogmes et ils ont même imaginé une liturgie s'inspirant du vieux folklore allemand.

(9) On trouverait beaucoup de détails là-dessus dans : R. d'Harcourt, *L'évangile de la Force*, Paris, Plon, et les volumes anonymes parus à la Bonne Presse de Paris : *Ce qui se passe en Allemagne.* — *Hitler et Rosenberg.*

Longtemps encouragé par le gouvernement, ce mouvement, purement et audacieusement païen, a eu du succès pendant un certain temps. Il s'appelle le mouvement de la foi allemande. Pour différentes raisons il est moins en faveur aujourd'hui.

Décidément M. Rosenberg a raison. Le génie religieux qui devra amener les nouvelles aspirations religieuses allemandes à leur cristallisation ne paraît pas encore né. En attendant, un grand mal a été fait, surtout parmi la jeunesse qui ne croit plus à rien, qui s'achemine vers l'athéisme et le nihilisme. Pour susciter et alimenter tout de même un certain besoin pseudo-religieux, qu'ils jugent nécessaire à la santé du peuple, les dirigeants allemands donnent beaucoup d'éclat aux cérémonies patriotiques, aux fêtes du souvenir, au culte des héros de la grande guerre. Ils font entourer les chefs actuels du Troisième Reich d'honneurs quasi divins. Malheureusement à beaucoup de jeunes gens ce triste succédané de religion suffit.

V. *Jugement et conclusion.*

Comme l'ensemble du système sera apprécié plus loin, nous ferons simplement quelques remarques (10).

D'abord sur les éléments plausibles du racisme. Se préoccuper de la santé physique d'un peuple est parfaitement légitime. L'Eglise catholique, pour qui l'âme est la forme du corps, qui croit à la résurrection corporelle, dont la philosophie est réaliste, l'a toujours pensé. Sans doute un excès d'intellectualisme artificiel, de mollesse et de bien-être, le caractère fiévreux de notre civilisation ont-ils, pour la plus grande joie des médecins qui pullulent, diminué notre résistance physique et accumulé parmi nous les malades et les maladies, surtout nerveuses et psychiques, dans une mesure qui probablement n'a jamais été atteinte. Qu'il faille faire des efforts, même législatifs, pour enrayer ce mal, pour fortifier la race, pour raréfier les éléments indésirables qui alourdissent non seulement les budgets mais aussi notre univers spirituel, c'est certain et nous l'avons peut-être trop oublié. Si le racisme devait avoir pour résultat de réveiller à ce point de vue la conscience publique, rien de mieux, pourvu

(10) On trouverait une bonne réfutation de Rosenberg dans : Anton Koch, S. I., *Der neue Mythus und der alte Glaube*, Fribourg, Herder, 1935.

que ces mesures de prophylaxie n'aillent pas contre les droits de la personne et les droits de Dieu.

Pareillement que les pouvoirs publics, répudiant la totale liberté de presse, fassent un effort pour éliminer des publications, comme aussi des divertissements, tout ce qui nuit à la santé morale du peuple et donc à sa santé tout court, qu'ils aient même le souci de conserver et de ressusciter les traditions nationales et le folklore, de cultiver l'originalité historique, sinon raciale, de leur peuple, nous n'y voyons pas d'inconvénient non plus, la bigarrure des nations étant un élément de beauté dans le monde. Mais ici encore, il ne faut pas que ces mesures soient des injustices, ni qu'elles méconnaissent la foncière unité de la nature humaine et l'universalité de la morale chrétienne.

Nous irons plus loin. Tout ce qui peut être fait dans un peuple pour cimenter son union profonde, dans les frontières de la justice et de la vérité, est louable. La suppression des classes et des castes sociales, qui est une des ambitions de M. Hitler, ce qu'il appelle son populisme, ce démocratisme naturel et pour ainsi dire familial, où tous les membres de la communauté nationale se considèrent comme des frères et se soucient moins du rôle joué par eux que de la manière dont ils le jouent, ce populisme en lui-même ne manque pas de charme, encore qu'il paraisse difficile de l'établir sans le concours de la charité et de la mortification chrétienne.

On peut enfin approuver tout ce qui est fait en Allemagne de positif pour renforcer les naissances et réprimer les crimes contre la vie, pour rendre aux sujets nationaux le goût de cette vie et la joie des responsabilités. Il faut aussi rendre hommage aux chefs de l'Etat raciste pour les efforts faits pour rendre à leur pays l'honneur national et la prospérité. Ce n'est pas à dire que nous approuvions les méthodes politiques de M. Hitler. Mais il nous paraît équitable de reconnaître le dynamisme puissant que l'idéologie raciste a donné à cet homme et qu'il a su insuffler pour une grande part à son peuple tout entier.

Mais il y a, tant dans la doctrine raciste que dans les réalisations qui en ont été faites, des erreurs nombreuses et très graves. Nous ne voulons ici que les énumérer, laissant à d'autres le soin de les réfuter.

Affirmer l'existence dans l'Europe d'aujourd'hui, de races

véritables, qu'il serait possible d'isoler encore, c'est au dire des meilleurs savants une absurdité. Les Juifs eux-mêmes, en raison de leur prosélytisme qui les a amenés à s'incorporer parfois des peuples entiers de races non sémitiques, ne sont plus une race véritable. Il reste vrai que leur psychologie, pour des raisons historiques, est assez homogène et peut n'être pas sympathique à tout le monde.

Prétendre qu'il y a une hiérarchie des races n'est pas prouvé non plus. L'interprétation raciste que M. Rosenberg donne de l'histoire du monde est de la haute fantaisie. Beaucoup de savants affirment même que les peuples et les individus au sang mêlé sont plus doués que les autres (11).

Affirmer la supériorité des Nordiques tels qu'ils vivent en Allemagne à l'heure actuelle, c'est une plaisanterie cruelle après les faits qui se sont passés à la dernière guerre et ceux qui se passent depuis cinq ans outre-Rhin.

La morale raciste, qui ne s'appuie pas sur un Dieu transcendant, qui n'est pas absolue mais relative, qui est instinctive et non rationnelle, ne mérite pas le nom de morale, c'est un expédient au service de la convoitise et de la fantaisie. En méconnaissant la destinée individuelle de l'homme et l'obligation de travailler à son salut suivant sa conscience, cette morale s'oppose radicalement à la morale chrétienne et conduit infailliblement à la tyrannie des corps et des âmes.

La pédagogie raciste est condamnable d'abord parce qu'elle refuse à la famille et à l'Eglise le droit, que leur donnent la nature et Dieu, de s'occuper de l'enfant, qui leur appartient plus qu'à l'Etat. Elle l'est encore parce qu'elle exagère la part du corps et qu'elle néglige les nécessaires vertus humaines et divines de douceur, de charité, de respect mutuel (12).

Quant à la religion raciste, pas besoin de la réfuter dans une revue théologique. En la présentant, avec la civilisation tout entière, comme un produit de la race, comme liée au sang, elle tombe dans le matérialisme et dans le relativisme mille fois réfutés. En cherchant à éliminer ce qui est judaïque dans le christianisme, elle oublie que Dieu lui-même est l'Auteur de la Révélation et que le fond de son message, parce que lui-même l'a voulu ainsi, est universel.

(11) Cfr l'étude qui suit celle-ci.

(12) L'encyclique de Pie XI sur l'Education expose avec vigueur et clarté la doctrine catholique à ce sujet.

Dans les réalisations, dont nous avons parlé, il y a pareillement des erreurs et des outrances graves. L'eugénisme et la stérilisation, tels qu'ils sont pratiqués en Allemagne, sont opposés au commandement de Dieu qui défend la mutilation. Ils méconnaissent aussi le droit primordial et naturel qu'a tout homme de se marier. Ils méconnaissent aussi ce fait que la nature dirigée par le Créateur répare elle-même ses brèches mieux que ne le fait l'intervention de l'homme, autrement les tares qu'on cherche à éviter auraient, avec une certitude mathématique, infecté l'humanité tout entière depuis longtemps. Pour ce qui est des conséquences de la mystique raciste qui relèvent de la zoologie ou de la science des haras, nous n'avons pas besoin de les qualifier davantage (13).

L'antisémitisme, le Saint-Père l'a dit récemment, est incompatible avec le christianisme. Les formes qu'il a empruntées en Allemagne sont particulièrement odieuses, parce qu'elles manquent à la fois de justice élémentaire et de charité.

On pourrait faire à M. Hitler deux critiques ad hominem pour finir. Comment cet homme, qui aime la race allemande et donc tous ses représentants authentiques, comment peut-il traiter comme il le fait des Allemands authentiques, uniquement parce qu'ils ne pensent pas comme lui ? L'amour du sang, le sentiment de l'appartenance à la même race et à la même mère-patrie ne joue-t-il donc qu'en faveur de partisans ? Tout se passe en Allemagne comme si l'idéologie raciste était un prétexte commode pour favoriser et enrichir une puissance qui n'est que politique et qui ne se sent pas solide. Alors comment prendre au sérieux ce racisme, qui se donne pour une religion ?

Autre critique du même genre. M. Hitler veut la puissance de son peuple, nous n'en doutons pas. Or, il est en train de l'affaiblir, parce qu'il lui a enlevé ses meilleures raisons de vivre et de vivre honnêtement ; parce qu'il a développé, en imposant une idéologie artificielle, un manque de caractère, qui est effrayant surtout dans le corps des fonctionnaires. Comment les dirigeants allemands, qui ont sans cesse le mot honneur à la bouche, peuvent-ils prendre la responsabilité de cet avilissement du caractère allemand ?

Il y a un danger immense à imposer à un peuple terrorisé

---

(13) Cfr H. Muckermann, *Eugenik und Katholizismus*, Berlin, Dümmler, 1934.

une idéologie fausse en majeure partie, qu'un de ses principaux défenseurs n'a pas craint d'appeler un « Mythe ». Quand les parcelles de vérité qui sont mêlées à ce mythe se seront volatilisées, ce mythe sera classé dans le musée aux erreurs où il y en a d'autres aussi monstrueuses et aussi éphémères. Nous croyons que ce moment ne tardera pas.

Nous terminerons par une citation du Pape intrépide qui a condamné l'erreur raciste : « Celui qui dans une sacrilège méconnaissance des différences essentielles entre Dieu et la créature, entre l'Homme-Dieu et les enfants des hommes, ose dresser un mortel, fût-il le plus grand de tous, à côté du Christ, bien plus, au-dessus de lui ou contre lui, celui-là mérite de s'entendre dire qu'il est un prophète de néant, auquel s'applique le mot de l'Ecriture : Qui habitat in coelis irridebit eos ».

Strasbourg. Pierre LORSON, S. I.